

blasons ou des illustrations d'événements historiques ou légendaires : on pouvait "réciter" un mâ-totem.

Un très beau choix de clichés illustra cette conférence, magistrale leçon pour tous ceux qui s'intéressent aux Indiens de l'Amérique du Nord, dont la vie psychique et sociale sera étudiée lors d'une prochaine causerie.

P. P. S.

Henri LEHMANN, Paris : Vie quotidienne et spirituelle des Indiens Mam, Colotenango (Guatemala). 20 février 1960.

Sous-directeur du Musée de l'Homme à Paris et conservateur des collections américaines de cette institution, M. Henri Lehmann est le type même de l'enquêteur sur le terrain. Chacun se souvient de sa magistrale conférence consacrée, il y a quelques années, au récit du décapage d'une colline recouvrant la forteresse de Mixco Viejo, au Guatemala. A ce moment, l'archéologue de la première expédition franco-guatémaltèque précédait l'ethnographe, qui cette fois, à l'occasion de l'assemblée générale annuelle de la Société suisse des Américanistes, fit connaître, au cours d'un exposé sobre mais complet, les protagonistes d'un film tourné à Colotenango, dans les montagnes du sud du Guatemala, et consacré surtout à quelques fêtes religieuses.

Ici, le mot "fête" doit être séparé de toute idée de liesse. Aucun sourire, aucune réjouissance, même pas la fameuse "tristesse indienne", mais des faces mornes et sans expression, que l'ivresse alcoolique de quelques dramatiques séquences n'illuminait même pas. Les groupes en marche se composaient de fantômes impassibles. Le choc des éléments les moins valables de notre culture sur l'antique civilisation maya, peut-être déjà séparée des sources vives de son inspiration, a donné naissance à un syncrétisme religieux maladroit mais sincère. Deux strates culturelles apparaissent dans ce film; elles coexistent et s'intercalent, soit par des manifestations extérieures copiant assez mal certains aspects du catholicisme, ou des rites mayas dont le sens est perdu et qui semblent tout aussi formels, soit par des institutions, les unes constitutionnelles comme l'élection de la municipalité, les autres officieuses, comme les chimans, mainteneurs de traditions ou comme les parlementeros, orateurs qui connaissent les "paroles".

M. Lehmann s'est soumis avec science et patience aux innombrables servitudes imposées à l'ethnographe enquêtant sur le vif. Il a démontré une fois de plus que les éblouissants digests et les documentaires arrangés pour complaire à la sensibilité du grand public mal préparé par les marchands de pellicules à sensation, sont ternes en face de bandes comme les siennes, dont la lenteur précise souligne la misère de ces pauvres gens. Ici, il a spécialement enregistré la Fête des Fleurs, celle de la Chandeleur et l'invocation à la pluie. La désespérante monotonie de ces cérémonies dirigées par un sacerdoce indigène officieux, avec l'accord

plus ou moins tacite du curé local, apparaît dans les scènes au cours desquelles les statues des saints sont menées en procession inspirées par des rites pagano-catholiques, mais où l'intention parodique est visiblement absente. Les séquences de la Toussaint au cimetière sont calmes et moins tendues que celles du Mexique dues à Eisenstein. L'enterrement d'une femme, avec son métier à tisser, reflète bien l'impression causée par ce beau film-témoin; malgré quelques scènes hautes en couleurs, comme celles du marché, tout donne une impression de pauvreté matérielle et spirituelle. Sauf l'omniprésente marimba qui, du cimetière aux hauts lieux d'invocation des nuages, égrène imperturbablement ses airs aigrets frappés par trois gaillards impassibles, tout semble somnambulique.

Cette minuscule société humaine, très localisée, il faut le dire, coupée des racines des deux civilisations qui l'écartèlent, a vécu sous nos yeux grâce à la probité scientifique de M. Henri Lehmann. Un cycle de vie d'une communauté indienne, compris entre la pluie appelée et la sécheresse saisonnière, tel pourrait être le sous-titre de cette bande en couleurs, dont l'enregistrement des musiques et des invocations en maya accentua le cachet de vérité qui est de mise chez les vrais ethnographes.

G. L.

Aimé MORET : Le symbolisme et l'art pictographique chez les Indiens des Plaines. 2 mars 1960.

Les Indiens des Plaines ont ce tort immense d'avoir été vaincus par les néo-Américains après des luttes sans merci. Leurs coutumes, les manifestations de leur vie matérielle et psychique, leurs rites religieux, leur mythologie, leurs costumes somptueux, leur méthode de transmission de pensée et leur symbolisme sont incompréhensibles au premier contact et sont souvent ridiculisés. L'ethnographie, forme moderne de compréhension des hommes, ne peut se désintéresser de ces Indiens que les westerns montrent souvent sous des dehors fâcheux.

Celui qui pense limiter ses recherches au seul symbolisme des Indiens et à leur pictographie s'aperçoit rapidement que son champ d'études est presque illimité. En effet, le comportement des hommes des plaines et l'art, sa traduction plastique, dépendent de concepts religieux originaux : chez l'Indien tout est convention, engagement et intention. Pour cette raison, l'exposé-démonstration que fit M. Aimé Moret devant les membres de la Société suisse des Américanistes démontra clairement l'importance de la couleur, de l'ordre et de la classification dans l'esprit des anciens maîtres des savanes et des prairies. Il faut toute la patience et l'expérience de M. Moret pour lire les pictographies, histoires de chasse et d'aventures ou de relations de faits diplomatiques tout comme pour pouvoir rédiger, avec les petits dessins indiens, des messages très clairs sur des faits locaux et actuels.

Le visiteur d'un musée d'ethnographie n'aime pas lire des étiquettes détaillées. Il préfère admirer les parures de plumes, les coiffes